

Nouvelle série

Octobre-Novembre-Décembre 1926

SÉANCES ET TRAVAUX
DE
L'ACADÉMIE
DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

QUATRE-VINGT-SIXIÈME ANNÉE

COMPTE RENDU

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

M. CH. LYON-CAEN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE

Abbé J. GUIGNON

L'ÉTAT ACTUEL DU PROBLÈME
D'UNE
LANGUE AUXILIAIRE INTERNATIONALE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

L'ÉTAT ACTUEL DU PROBLÈME D'UNE LANGUE AUXILIAIRE INTERNATIONALE¹

L'idée d'une langue artificielle auxiliaire, pouvant servir d'instrument de communication entre les hommes de nationalité différente, remonte pour le moins à l'époque de Descartes. Son apparition n'est peut-être pas sans rapport avec l'abandon du latin, qui avait jusqu'à un certain point rempli cette fonction au Moyen-Age; mais chez Descartes, elle se manifeste d'abord, d'une manière très conforme à l'esprit général de son œuvre par l'idée d'une langue philosophique, c'est-à-dire d'un système de notations analogue à ce qu'a été plus tard la nomenclature chimique, où le signe désignant chaque corps composé représente en même temps l'analyse de sa composition. De même, dans une « langue philosophique » chaque mot contiendrait, dans les articulations qui le forment, les éléments constitutifs de sa définition; et d'autre part, au moyen de préfixes, suffixes, flexions, qui s'y ajouteraient d'après des conventions fixes, on exprimerait d'une manière

1. La longue série des tentatives faites en France et à l'étranger, depuis Descartes et Leibniz, pour aboutir à la constitution des langues artificielles contemporaines, a été étudiée avec une érudition très sûre et très étendue par MM. Couturat, ancien professeur de philosophie à l'Université de Caen, et Léopold Leau, professeur de mathématiques à l'Université de Nancy, dans *l'Histoire de la langue universelle* (Un vol. in-8° de 608 p.. Hachette, 1908) et *Les nouvelles langues internationales*, suite de l'ouvrage précédent (Un vol. in-8° de 112 pages. Hachette, 1918).

parfaitement uniforme et sans équivoque les rapports de nombre, de temps, de relation des termes entre eux, en un mot toute la structure logique de la grammaire. Une langue ainsi constituée serait une fidèle image des lois de l'entendement humain. Elle exprimerait la structure même de ce bon sens cartésien, « la chose du monde la mieux partagée », et par là même la plus propre à servir d'instrument de communication entre tous ceux qu'éclaire « la lumière naturelle¹ » .

Dans une lettre au P. Mersenne, Descartes fait allusion à un placard; d'auteur inconnu, qui contenait six propositions relatives à une langue universelle, intelligible à première vue avec un simple dictionnaire. Reprenant l'idée, comme c'était sa coutume, il esquisse le plan d'un système artificiel qui satisferait à ces conditions. Mais aussitôt il va plus loin; et dédaignant une telle langue utilitaire, bonne pour les « esprits vulgaires » , il formule avec précision le programme de toutes les langues philosophiques nées depuis lors, en même temps que la constitution d'une grammaire régulière et logique, applicable à n'importe quels radicaux.

Cette conception enthousiasma à son tour Leibniz, qui y travailla à bâtons rompus, mais toute sa vie². C'était lui qui disait : « Si una lingua esset in mundo, accederet in effectu generi humano tertia pars vitae, quippe quæ linguis impenditur. » L'auteur de la *Caractéristique universelle* devait, plus que personne, caresser le rêve d'une langue qui construisît tous les mots à partir de « l'Alphabet des pensées humaines ». Ce rêve, dans sa première partie tout au moins, devait se montrer irréalisable. On ne peut

1. *Histoire de la langue universelle*, p.11-12 et 14.

2 Ibid , p. 23. Ce fut l'étude de Leibniz qui appela l'attention de son historien et éditeur Louis Couturat sur le problème de la langue universelle; et l'on sait qu'il s'y consacra lui-même avec une passion croissante, dans les douze dernières années de sa vie, si tragiquement interrompue en pleine activité au début de la guerre.

fabriquer *a priori* des radicaux exprimant par leur structure le contenu des concepts : ni la nature des choses, ni le fonctionnement de l'esprit, même le plus intellectuel, ne se prêtent à une telle simplification : Leibniz lui-même, avec son éclectisme et son opportunisme habituel, s'en était rendu compte. « Cependant, disait-il, quoique cette langue dépende de la vraie philosophie, elle ne dépend pas de sa perfection. C'est-à-dire que cette langue peut être établie quoique la philosophie ne soit pas parfaite; et à mesure que la science des hommes croistra, cette langue croistra aussi¹. »

Ainsi la seconde partie du projet, celle qui consistait dans l'emploi d'une morphologie et d'une syntaxe parfaitement simples et régulières, passait au premier plan; elle pouvait être appliquée immédiatement à des radicaux quelconques, par exemple, comme le proposait provisoirement Leibniz, à un ensemble de radicaux latins. Elle s'est révélée, à l'usage, comme susceptible d'une précision, d'une souplesse, d'une fécondité surprenantes. Les langues artificielles *a posteriori*, allégées des ambitions encyclopédiques du XVIIe et du XVIIIe siècles, ont pris de nos jours une extension rapide, mais qui n'est peut-être pas sans danger, en dehors de la direction et du contrôle des philosophes, des philologues et des corps savants. Par contre, ce succès a mis en lumière un caractère bien remarquable : l'unité du mouvement de pensée dans lequel viennent prendre place les diverses langues ébauchées ou réalisées, et la convergence spontanée qui tend à leur donner des caractères de plus en plus voisins l'une de l'autre, dessinant pour ainsi dire d'avance un point d'aboutissement commun. Telle est la situation sur laquelle il m'a semblé qu'il serait utile d'attirer un moment l'attention de l'Académie.

1. *Opuscules et fragments inédits*, édition Couturat, p. 27-28.

Ce problème d'ailleurs n'est pas nouveau pour elle. A la fin de 1898, M. Ernest Naville, correspondant suisse de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, lui adressait un mémoire sur *La langue internationale*. Lu par M. Georges Picot, alors Secrétaire perpétuel (aux séances du 28 janvier et du 4 février 1899), ce mémoire, contenait une addition relative à l'Espéranto, qui commençait à percer et dont le vénéré savant venait de faire l'étude.

« Supposons, disait-il, l'Espéranto enseigné dans les écoles secondaires, les écoles classiques, premier degré des écoles supérieures, seraient libérées du souci des langues modernes, et pourraient refaire au latin une place si précieuse et si gravement compromise. »

Il ne concluait pas d'ailleurs à l'admission immédiate de cette langue dans les programmes, mais seulement à ceci : « Si ces efforts (des Espérantistes) répondent à leurs espérances, quand la langue de leur choix sera devenue quelque peu générale, on obtiendra facilement des autorités sociales les mesures qui la rendront universelle, en la rendant obligatoire dans les écoles publiques. C'est par le déploiement des énergies privées qu'il faut tendre à ce but » .

Un an plus tard, sur l'initiative de M. Léopold Leau, professeur de Mathématiques, docteur ès-sciences, aidé de M. Louis Couturat, professeur de philosophie, docteur ès-lettres, se constituait à Paris, le 17 janvier 1901, la Délégation pour l'adoption d'une Langue Auxiliaire internationale. Les premiers délégués avaient été nommés par des Congrès internationaux et par des Sociétés savantes, pendant l'Exposition universelle de 1900. Pour ne citer que des membres de cette Académie, M. Bergson y représentait la Société de Philosophie, M. Lalande le Congrès d'Histoire des Sciences. S'il est vrai de dire que les Espérantistes aidèrent à l'extension de la Délégation, il ne l'est pas moins d'affirmer que par sept ans de propagande pour l'idée,

elle contribua puissamment au succès de l'Espéranto lui-même, sans sortir néanmoins de la neutralité que lui imposait son programme pour la langue artificielle à choisir. En 1907, elle était arrivée à compter des délégués de 310 sociétés, en divers pays : hommes de science, philosophes, ingénieurs, commerçants, tempéraments, hommes de sport, pacifistes, touristes, ouvriers, etc. Sa propagande avait été efficacement secondée par une Pétition adressée à l'Association internationale des Académies, pétition que signèrent 1.250 membres d'Académies et professeurs d'Universités de divers pays.

C'est alors que, le 25 juin 1907, les délégués élurent le Comité prévu par le programme de la Délégation pour examiner les nombreux projets ou systèmes de langue internationale et pour adopter le meilleur. Les langues allemande et française comptaient trois représentants, l'anglaise deux, et les langues danoise, espagnole, grecque, hongroise, un ; les connaissances les plus variées étaient représentées, et l'on remarquait notamment quatre philologues réputés, MM. Beauvoisin de Courtenay, Jespersen, Lambros et Suchard.

Le Comité comprenait en outre trois espérantistes de marque, dont le président même du « Lingva Komitato Esperantista » . Il tint dix-huit séances à Paris, en octobre 1907, et prit pour base de ses travaux le rapport très nourri de ses secrétaires, MM. Couturat et Leau, dans lequel ils rendaient compte, d'abord des vœux qu'ils avaient reçus des membres de la Délégation au sujet du choix de la langue internationale, ensuite des propositions, mémoires, critiques de toute sorte qu'ils avaient recueillis depuis sept ans pour les transmettre au Comité. Celui-ci, en conclusion, adopta l'Espéranto, mais sous réserve de certaines modifications. Voici d'ailleurs textuellement sa décision finale, prise à l'unanimité, donc avec les voix espérantistes : « Le Comité a décidé d'adopter en principe

l'Espéranto, en raison de sa perfection relative et des applications nombreuses et variées auxquelles il a déjà donné lieu sous la réserve de certaines modifications à exécuter par la Commission permanente dans le sens défini par les conclusions du Rapport des secrétaires et par le projet de Ido en cherchant à s'entendre avec le Comité linguistique espérantiste ».

Malheureusement celui-ci en est encore à répondre aux deux lettres courtoises qui sollicitaient sa collaboration. De son côté, prévenu contre toute réforme, le Dr Zamenhof rompait brusquement, en janvier 1908, toute espèce de rapport avec la Délégation qu'il déclarait publiquement ignorer, bien qu'il eût correspondu avec ses secrétaires jusqu'à la réunion du Comité. La Délégation n'avait plus dès lors qu'à continuer seule de remplir son programme. Elle le fit, et si l'Ido ne porte pas avec une épithète distinctive le nom d'Espéranto, la responsabilité en incombe au Dr Zamenhof qui refusa formellement de le permettre. Les modifications faites par le Comité de la Délégation ou sa Commission permanente ont été depuis complétées par un travail collectif, international et public, de 1908 à 1914, dans la revue *Progreso* dirigée par M. Couturat. Il en est résulté l'Ido actuel.

*

* *

Les comparaisons qui suivent permettront de se faire une idée des caractères particuliers à chacune des deux formes de la langue.

La Délégation eut d'abord à se prononcer sur l'emploi des lettres accentuées de l'Espéranto. N'acceptant pas les « é, è, ê »,

1. Ido, pseudonyme collectif sous lequel plusieurs membres de la Délégation, notamment M.M. de Beaufront et Couturat, avaient présenté un projet d'ensemble des simplifications et améliorations à apporter à l'Espéranto.

du français, pouvait-elle garder les « ê, ĝ, ĥ, ĵ, ŝ, ŭ » de l'Espéranto ? — Pour qu'une langue artificielle puisse prétendre à être d'un emploi universel, il faut qu'elle puisse être imprimée partout. Or ces signes diacritiques, d'usage courant dans la langue tchèque (au moins pour la plupart), manquent totalement dans les imprimeries de la grande majorité des nations de haute civilisation. Ç'aurait été obliger les imprimeries à se procurer à grands frais ces caractères étranges et selon la gamme des « œils » divers, ou laisser à certaines firmes le monopole des ouvrages écrits selon ce système bizarre. Un tel embarras était évidemment contraire au but qu'on se proposait d'atteindre : propager une langue internationale.

L'expérience a montré qu'on pouvait aisément remplacer par des formes plus simples les radicaux ou les affixes contenant ces consonnes accentuées : substituer le *j*, par exemple, au *ĝ* (qui a le son français du *j*) ; et représenter le son allemand du *j* par *y*, que l'Espéranto n'employait pas ; — ou bien encore écrire *fisho* (poisson ; anglais : *fish* ; allemand : *Fisch*) au lieu de *fiŝo* ; *shuo* (chaussure) anglais : *shoe* ; allemand : *Schuh*] au lieu de *uo* ; et de même pour bien des mots qui retrouvaient ainsi un aspect familier à beaucoup de lecteurs ¹.

Ensuite, pour la grammaire, il y avait lieu de supprimer quelques complications inutiles.

Tout d'abord, l'accord des adjectifs. L'anglais s'en passe très bien, et le français lui-même n'a souvent qu'une forme pour le masculin et le féminin, ou pour le singulier et le pluriel : l'homme honnête, la femme honnête ; l'homme généreux, les hommes généreux. Et cependant personne ne s'y trompe.

1. Le Dr Zamenhof, créateur de l'Espéranto, admettait d'ailleurs en principe le remplacement des accents sur les consonnes par des *h* ; mais ce procédé, qui réussit bien dans le cas des exemples que nous citons, déforme au contraire gravement l'aspect du mot dans des cas comme *hhoro* (*oro*) = chœur, ou *sagha* (*sa a*) = sage.

Puisque l'Espéranto avait déjà supprimé la différence des genres dans l'adjectif, il était conséquent de supprimer aussi dans ce cas celle des nombres : le substantif ayant déjà la marque du pluriel, pourquoi la répéter à l'adjectif qui l'accompagne ?

Une deuxième inutilité, c'est l'emploi de l'accusatif en dehors d'une nécessité absolue. Les langues évoluées néo-latines et autres se contentent de placer directement le complément direct après le verbe auquel il se rapporte, se réservant de faire précéder les autres compléments de la préposition convenable. Une seule exception s'impose : c'est lorsque le complément direct vient à précéder le sujet. Il faut alors user d'un signe indicatif de cette inversion : par exemple à l'occasion d'un pronom relatif ou interrogatif qui précède naturellement le verbe. Et parce que l'emploi de ce signe d'inversion peut s'employer avec un verbe neutre, on doit appeler ce signe inversif et non accusatif. Hors ces cas prévus, il est absolument inutile d'employer cette espèce d'accusatif qui est une cause de sérieux embarras pour les peuples qui ne l'ont pas dans leur langue, ou pour ceux qui ne connaissent pas les langues à déclinaison.

On peut en dire autant du procédé par lequel l'Espéranto forme les pluriels en ajoutant un *j* à la désinence du singulier. La logique montre qu'il est plus avantageux et plus rationnel de substituer que d'ajouter. C'est ce que font les Italiens : *tempo, tempi*. Même en français, où le pluriel se forme en général par l'addition de « *s* », il fut un temps non encore très éloigné où l'on écrivait parent, parens ; enfant, enfans. Il en reste une trace dans l'orthographe actuelle du pronom *tous* (au singulier, *tout*). — A la forme espérantiste « *homoj* », la Délégation substitua donc « *homi* », plus simple et en même temps plus euphonique.

Le projet de réforme qu'elle retint donnait aux infinitifs

une allure plus naturelle. Au lieu de la désinence « i » prise par l'Espéranto, il adoptait « ar » qui rappelle la forme infinitive du latin, de l'italien et de l'espagnol. Et puisque la voyelle « a » était la marque du présent dans le mode indicatif, la voyelle « i » la marque du parfait, la voyelle « o » celle du futur, il était logique et pratique d'introduire ces trois voyelles pour la distinction des trois temps de l'infinitif. Le français est obligé de recourir à une forme auxiliaire « avoir » ou « être » pour obtenir un infinitif passé, au pis-aller du verbe « devoir » pour le futur, alors que ce « devoir » n'est ni une obligation morale, ni un engagement pécuniaire. Le latin par les formes *-are*, *-isse*, *fore*, appuie la voyelle nécessaire, et qui concorde avec les formes du présent, du passé, du futur de l'indicatif en Espéranto et en Ido. Les langues latine et grecque possédaient ces trois formes sans employer un auxiliaire (du moins apparent). C'était une indication et pour la L. I., il convient de prendre son bien où il se trouve. La pauvreté de nos langues sur ce point n'est pas de la priver d'une ressource qui satisfait la logique et simplifie le langage. *Esar*, *esir*, *esor* sont certainement plus précis que « être, avoir été, devoir être ». De même *mortar*, *mortir*, *mortor* pour « mourir, être mort, devoir mourir ». C'est un mécanisme fort simple et qui satisfait l'esprit tout en soulageant la mémoire.

Mais des progrès décisifs étaient surtout réalisés dans la méthode de dérivation, cet instrument par excellence d'une langue artificielle, qui en assure à la fois la richesse et la précision. Il faut pour cela que le passage d'un terme à un autre terme de même racine représente toujours une modification parfaitement déterminée et réversible, c'est-à-dire telle qu'on puisse revenir sans ambiguïté du second au premier. L'Espéranto sur ce point, avait déjà réalisé un progrès considérable par rapport aux langues antérieures, comme le Volapük. Mais il restait à

appliquer rigoureusement et universellement le principe. Une langue auxiliaire internationale doit avant tout s'interdire d'imiter certaines langues nationales dans la transformation directe de noms d'objets en verbes, comme « meubler, rimer, plumer », etc. ; d'adjectifs, comme dans « égaler, inquiéter, innocenter », etc. ; de noms de personnes, comme dans « philosopher, patroner », etc. En effet, aucune des racines verbifiées ainsi directement ne marque le rapport du primitif au dérivé, pas même l'idée d'action ou d'état; et par ailleurs elle ne peut la recevoir des désinences, uniquement signes de mode et de temps. Aussi l'analyse de ces mots ne donne-t-elle, en réalité, aucun sens, contrairement au principe général sur lequel repose la dérivation. Des suffixes déterminés, tels que *-iz* (munir de...), *-if* (produire...), *-ig* (rendre...), *-ij* (devenir...), *-es* (être...), sont indispensables pour que les éléments de l'idée soient dans le mot, comme ils le sont dans l'intention de celui qui l'emploie.

On voit ici, soit dit en passant, combien l'étude d'une langue aussi achevée est un bon exercice intellectuel pour des adolescents, en les obligeant à se demander exactement ce qu'ils veulent dire, et quel rapport ils conçoivent entre les idées.

La formation des verbes dérivés nous ayant amenés au jeu des suffixes cités plus haut, pénétrons dans la dérivation médiate, qui s'effectue en soudant à la racine un suffixe analogue à ceux-là . S'il s'agit par exemple de la dérivation par *-al*, *-iv*, *-oz*, *-ur*, est-ce que nos langues ne nous en indiquent pas elles-mêmes la nécessité et l'emploi ? Elles en ont hérité du latin *-alis*, *-ivus*, *-osus*, *-ura*. Une langue auxiliaire rigoureuse ne peut pas s'en passer. La désinence *a*, qui marque l'adjectif en Espéranto comme en Ido, suffirait-elle à elle seule à remplacer *-ala* (relatif à ...), *-iva* (capable de...), *-oza* (pourvu de...) ? On l'a soutenu. Mais ce serait sacrifier la rigueur

de la pensée, sinon même dans certains cas aboutir au non-sens. On peut dire très clairement en Ido : « *Quankan ta verko ne esas libro instruktala tamen ol esas instruktiva* » : bien que cet ouvrage ne soit pas un livre d'instruction, il est cependant instructif. En Espéranto, où le système de dérivation est plus rudimentaire, la même phrase ne pourrait se traduire exactement ; ce serait une énigme que de dire : « *Kvankvan tiu verko ne estas libro instrua, tamen ĝi estas instrua* » . Dira-t-on *instrua*, et *instruanta* ? Mais *instrua* reste vague, et *instruanta*, participe présent est l'expression d'un fait actuel, non d'une puissance¹. On fait donc deviner l'idée grâce à un léger faux-sens (comme il arrive souvent dans les traductions en langues vivantes). On perd ainsi une des grandes qualités que peut atteindre une langue artificielle bien faite, la précision, et par suite l'affinement qu'un esprit moyen peut tirer de son emploi.

Le tableau complet des affixes en Ido, beaucoup plus riche qu'en Espéranto, mais pourtant encore assez restreint pour être aisé à retenir, comprend au total quinze préfixes et quarante-six suffixes. Voici, en dehors de ceux que nous avons déjà cités, les principaux d'entre eux.

Préfixes : *Ne-* (né gation), *des-* (contraire), *mis-* (d'une manière erronée ou fautive), *sen-* (privation); *ri-* (répétition) ; *ex-*, *pre-*, *retro-*, qui se comprennent d'eux-mêmes.

Suffixes : *-ul* (masculin), *-in* (féminin); *-et* (diminutif), *-eg* (augmentatif), *-ach* (péjoratif) ; *-ad* (fréquence ou continuation d'un acte), *-aj* (ce qui est fait de...), *-ar* (réunion, collection de...), *-ur* (résultat de l'action ; *-an* (membre de...), *-id* (descendant de...), *-ik* (atteint de...), *-er* (qui pratique... p. ex. un art, un sport); *-atr* (qui

1. L'Ido emploie également la terminaison adjectivale *-a* toute seule mais seulement dans un cas précis, pour dire qui est... (ce que désigne la racine) : *ruina kastelo*, un château qui est en ruine; *insulta vorto*, un mot qui est une insulte. *Homa ento*, être humain mais *homala parolo*, parole humaine (et non *homa parolo*, comme en Esperanto).

ressemble à telle ou telle chose), -ebl (qui peut être...), -end (qui doit être...), -ind (digne de...); -esk (commencer à ... p. ex. dormeskar, s'endormir); -ey (lieu affecté à ...), -i (domaine, ressort: paroko, curé ; parokio, paroisse); -il (instrument pour...); -eri (établissement de... p. ex. distilerio, distillerie), etc.

Suffixes numéraux : -esm (nombre ordinal), -im (fraction), -op (p. ex. triope, trois par trois; pokope, peu à peu), -opl (multiplicatif; p. ex. triopla, triple).

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces divers affixes concordent presque tous avec ceux des langues civilisées occidentales. Aussi est-ce un jeu que de s'assimiler et d'employer ces particules, qui, jointes à une racine connue, donnent des mots d'aspect très naturel. C'est ainsi, par exemple, que le français, l'anglais, l'italien, l'allemand possèdent en grand nombre des adjectifs en -al ou en -el, signifiant, comme en Ido, « relatif à ... » : national, rural, architectural, structural; individuel (individual en allemand et en anglais), manuel, universel, etc.

Enfin ce procédé donne à la langue une délicatesse et une précision qu'ont mises en lumière d'une façon frappante plusieurs expériences de double traduction, c'est-à-dire de reconstitution du texte primitif par une autre personne que le traducteur. Leur succès a montré à quel point l'Ido pouvait se mouler exactement sur des textes de caractère varié, et en conserver tout le contenu.

*

* *

Si nous passons à la question du vocabulaire, nous pouvons distinguer deux sortes de mots : ceux qui sont déjà internationaux, le plus souvent en raison de leur origine technique ou scientifique, et les mots usuels. Aux premiers, il suffit d'appliquer les règles d'un graphisme qui ne détruit pas la physionomie du mot considéré.

Qu'on veuille bien parcourir le *Radio-lexiko* dont j'ai l'honneur de faire hommage à l'Académie : on pourra constater que les mots scientifiques sont reconnaissables à première vue, et qu'on croirait facilement ne se trouver en présence que d'une simplification de l'orthographe usuelle, appliquée aux mots allemands, anglais, français, italiens ou espagnols. Il en est de même du *Lexique de Mathématique* de M. Couturat, du *Lexique biologique* du Dr Bourbier, du *Lexique de l'art photographique* du Dr Pfaundler. Pour des mots qui jouissent déjà d'un haut degré d'internationalité, il y avait donc nécessité de respecter les termes reçus internationalement. Il en est encore de même dans tout le domaine technique, philosophique, etc.

Quant aux mots usuels, le principe admis par la Délégation assigne une règle pratique des plus sages et l'Académie la suit dans le choix des mots : ce principe exige le maximum d'internationalité, entre les langues allemande, anglaise, française, italienne, russe, espagnole. Non pas que l'on se base sur le chiffre de leur population respective, mais bien sur le nombre de ceux qui parlent ces langues. Exemple : l'anglais compte pour 120 millions; l'allemand pour 80 millions; le français pour 60 millions, l'italien, le russe (officiel) et l'espagnol pour chacun 40 millions. Il faut qu'un mot à adopter soit connu *à priori* par au moins 200 millions d'hommes, de façon qu'il ne soit pas fabriqué de toutes pièces, mais trouvé dans le vocabulaire commun aux six grandes langues. Qu'arrive-t-il? Si une racine est commune aux langues néo-latines, elle a bien des chances d'être adoptée d'autant plus que la plupart du temps elle se retrouve dans la langue anglaise.

Donc si une racine réunit ces conditions, c'est quelle est connue par avance (soit sous sa forme brute, soit dans ses dérivés usuels) par les Français, les Italiens, les Espagnols. c'est-à-dire $60 + 2 \times 40 = 140$ millions d'hommes; s'il s'y adjoint l'anglais,

cela représente $120 + 140 == 260$ millions d'hommes qui connaissent le sens de la dite racine. Si au contraire on ne peut trouver quelque chose de satisfaisant dans les langues néo-latines, l'anglais et l'allemand peuvent fournir l'appoint soit $120 + 80$ millions d'hommes qui connaissent le sens de la racine adoptée. Le minimum exigé (200 millions) est donc atteint. Prenons comme exemple un mot vulgaire, *Kavallo*, dont la racine est *kaval*. — Cette racine est connue des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens, des Russes, des Espagnols. Il y a donc $120 + 80 + 60 + 40 + 40 + 40 == 380$ millions d'hommes qui n'ont pas besoin d'en apprendre la valeur puisque elle se retrouve dans leur langue, soit à l'état simple, soit en composition ou en dérivation. Au contraire, le mot « cêvalo » de l'Espéranto (prononcé *tchévalo*) n'a que le français pour soutien, soit seulement 60 millions; c'est un mot à apprendre pour l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol, le Russe, soit 380 millions.

La cote d'internationalité maxima est donc le guide du choix des racines adoptées, avec une définition rigoureuse pour éviter toute méprise quand le sens n'est pas obvie. C'est d'après ce principe qu'ont été publiés non seulement des livres élémentaires (grammaires et exercices) dans toutes les langues de l'Europe, mais aussi des ouvrages considérables comme le grand *Dictionnaire Français-Ido* par de Beaufront et Couturat, le grand *Dictionnaire Ido-allemand* par Feder, celui de l'Ido-magyar par l'ingénieur Bakonyi, celui de l'Ido-suédois par Ahlberg, les grands *Dictionnaires Anglais-ido* et *Ido-anglais* par L.-H. Dyer. Différents recueils des racines adoptées ont été publiés sous forme de Lexiques : par Feder et Schneeberger pour l'allemand et par votre serviteur pour le français. Les revues se sont multipliées : il y en avait dix-huit avant la guerre; quelques-unes ont dû disparaître par suite du malheur des temps, mais d'autres ont subsisté, de ten-

dances diverses au point de vue politique ou religieux. La revue neutre, officielle, dirigée autrefois par M. Couturat sous le titre de *Progreso* a été remplacée par *Mondo*, revue publiée en Suède pendant la guerre et qui est devenue l'organe officiel de l'Académie idiste et dans laquelle se trouvent insérées toutes les communications importantes sur le mouvement de la Langue Internationale dans le monde, avec les propositions de mots nouveaux, propositions pouvant être laissées pendant six mois à la libre discussion du public, avant d'être soumises à l'appréciation des membres de l'Académie idiste. Elles y sont l'objet d'un nouvel examen critique, portant sur la forme et sur la définition de la racine proposée. Au cas où elle est adoptée, la publication en est faite, naturellement, dans la revue officielle *Mondo*, actuellement éditée en Finlande, pour des motifs financiers, en attendant une autre solution plus pratique.

*

* *

Il n'est pas besoin de rappeler, ici, que le but de la L. I. n'est pas de remplacer les langues nationales, mais d'y suppléer. On ne peut se flatter de posséder les quelque 800 langues et 8.000 dialectes qui se partagent l'univers; et, de plus est-ce une science, est-ce vraiment une richesse intellectuelle que de pouvoir rendre la même idée en cinq, en dix ou même vingt langues différentes? Si c'est une richesse, ne la paye-t-on pas trop cher du sacrifice, de la perle d'un temps considérable, qu'on aurait consacré avec plus de plaisir et de profit à l'étude de choses plus utiles, plus vraiment intellectuelles? Au lieu de passer plusieurs heures par semaines et durant plusieurs années à apprendre des langues étrangères qu'on ne saura jamais très bien, sauf à les pratiquer constamment ou à s'imposer un long séjour dans les pays dont on veut s'assimiler le langage? De plus est-il bien démocratique de laisser ce moyen dis-

pendieux à la seule disposition de ceux qui ont le temps et la fortune voulus, pour se procurer de pareilles leçons supplémentaires? Chacun est bien libre, à la vérité, de vouer son existence à l'étude des langues étrangères et d'en étudier la littérature, mais pour le commun des mortels ce n'est que snobisme et inutilité. On s'explique la recommandation de Victor Hugo à Rochefort pour le détourner de l'étude de l'anglais, qui, disait-il, gâterait le génie de sa langue. Que chacun étudie donc au mieux sa propre langue, — sur ce point on doit reconnaître que de nos jours il y a un fléchissement douloureux — et que chacun ait à sa disposition une langue seconde (auxiliaire) pour le jour où il a besoin d'entrer en relation avec l'étranger. J'ai eu l'occasion de mettre ce procédé à l'épreuve, et j'en ai reconnu l'efficacité. Il s'agissait d'obtenir des renseignements sur un insecte dont aucun ouvrage français ne parlait. Un document sur la question était inséré dans une revue suédoise. Dans les publications de ce genre, la diagnose de l'insecte est en latin, comme l'usage le veut, — dans un latin demi-barbare aux ablatifs perpétuels — mais les détails intéressants sur la recherche de l'animal et sur ses mœurs sont fournis uniquement dans les langues nationales: qu'on veuille bien se reporter à nos revues françaises de cet ordre. Il semble que chaque auteur veuille obliger avec une certaine jalousie à l'étude de sa propre langue, en dépit du principe si souvent proclamé que la science est universelle. Or, le suédois ne court pas les rues, même à Paris. Le plus simple était encore de s'adresser au pays d'origine. Dans la liste des Idistes suédois, je choisis, à cause du sujet un peu spécial du document scientifique, un nom qui me semblait être celui d'un homme cultivé ; et huit jours après, je recevais, à ma grande satisfaction, une traduction en langue internationale qui répondait exactement à ce que je désirais.

Admettons qu'on n'ait que faire, provisoirement, de

cette langue seconde : le peu de temps employé à l'acquérir est vraiment négligeable, et on peut laisser dormir ce qu'on en a appris jusqu'au jour où se présente le besoin d'utiliser ce moyen d'intercompréhension. La lecture de la petite grammaire, qui se réduit à une page, l'emploi du petit vocabulaire usuel et enfin le système de dérivation dont j'ai déjà parlé, suffisent pour être outillé dans une mesure plus grande qu'à l'aide de n'importe quelle langue étrangère, dont on hésitera toujours à se servir à moins d'études prolongées et coûteuses. Sans doute, il y aura toujours des spécialistes dirigés vers l'étude de l'anglais, de l'italien, de l'allemand, de l'espagnol, et même du russe. Mais on ne peut guère imaginer un savant possédant à fond ces cinq langues. Pourtant, il peut avoir à entretenir des relations avec des confrères de toutes ces nationalités, et même d'autres peuples. Une langue internationale paraît seule pouvoir résoudre cette difficulté.

Il est cependant encore une objection à laquelle il faut répondre : après tant de projets successifs, qui nous dit qu'un autre système ne prévaudra pas? Après le Volapük, l'Espéranto, l'Ido ; celui-ci ne sera-t-il pas remplacé lui-même par un instrument encore plus parfait? Attendons ce dernier pour l'étudier.

J'ose dire que cette éventualité est peu probable, justement à cause du procédé employé en Ido. Rappelons-nous que pour la grammaire la plus grande simplicité y préside, que sa morphologie est internationale, que son système d'affixes s'appuie sur les langues vivantes actuelles. Quant au vocabulaire quelle que soit la prétention d'un inventeur nouveau, il devra ou bien revenir à des tentatives de « langue philosophique » condamnées par l'expérience, ou prendre pour règle le maximum d'internationalité des racines qu'il voudra adopter et, par suite, sur ce point encore, il ne pourra faire autre chose que ce qui est déjà fait.

Il n'y aurait donc qu'un bien petit nombre de diver-

gences toutes plus insignifiantes que celles qui existent actuellement entre l'Espéranto et l'Ido. D'ailleurs les périodes de stabilisation établies par la Délégation laissent le champ libre pour les petites modifications éventuelles que suggérera la pratique dans les divers domaines de la science. Qu'on veuille bien se rappeler que même l'Académie française en agit de cette façon avec la langue et l'orthographe françaises. En un mot, « le progrès de toute chose a lui-même une limite : le point où cette chose atteint le plus complètement les qualités qui répondent à son but. Arrivée là, elle peut avec le temps changer insensiblement (comme nos langues), elle peut s'arrêter, elle peut mourir : mais, au vrai sens du mot, elle ne se perfectionne plus ».

Il y a de par l'internationalité, une limite indépassable pour les racines de la L.I.; et le simple bon sens dit qu'il y en a une aussi pour la simplicité grammaticale : la claire et juste expression de la pensée. L'Espéranto n'atteignait pas la première et ne tenait pas toujours compte de la seconde, par un désir exagéré, semble-t-il, d'avoir le moins de formes possibles (par exemple un seul pronom personnel pluriel, un seul relatif) et le moins de racines possibles : c'est ainsi qu'il n'a pas de racine pour « oser », qu'il confond « craintif » et « timide », « raison » avec « prudence », « commode » avec « opportun » ; il a d'autre part plusieurs formes pour les mots dont la racine devrait être la même *redakti*, mais *redakcio* et *redaktoro*. A ces aberrations, il n'y a pas de remède, à cause du livre intangible qui a pour titre *Fundamento*, et qui s'oppose à tout progrès sur ce point.

En ces derniers temps ont paru de prétendus systèmes d'amélioration pour la langue internationale: l'Occidental et le Medial. Le premier surtout montre ce que serait le remplaçant : un entre-deux exagérant ce que j'appellerai la "naturalité" de l'organe ; autre, assurément,

mais non meilleur que l'Espéranto; moins logique et moins euphonique que l'Ido, et se basant sur l'orthographe étymologique, condamnée par tous les linguistes pour la langue internationale ; l'autre, le Medial, faisant une cote mal taillée entre les Germains et les Latins, pour ne pas avantager ceux-ci, plus que ceux-là : donc, procédant par un pur empirisme. Que si l'on reproche à l'Ido de sembler faire trop belle part au latin, qu'on veuille bien se rappeler que ce n'est pas le résultat d'un choix, mais l'effet automatique du principe objectif d'internationalité maxima, les racines latines se retrouvant dans les diverses langues romanes, et s'étant insinuées en grand nombre dans les langues germaniques elles-mêmes, à la faveur de la civilisation romaine, que nous ne pouvons ni nier ni renier. On retrouve d'ailleurs ce caractère dans l'emploi des mots scientifiques nouveaux qui se réclament du grec ou du latin encore plus clairement que les mots de formation populaire passés de celui-ci dans les langues modernes. Nommer un livre comme celui des ingénieurs Feder et Nordin suffirait à trancher la question. Je ne sache pas qu'un autre ouvrage de ce genre, aussi complet pour les définitions et les formules utilisées en radiographie ait été publié dans aucune langue nationale.

Comme on le dit en philosophie : *ab actu ad posse valet consequentia*. La preuve qu'une langue internationale, entrevue par Descartes et Leibniz est possible, c'est sa réalisation pour ainsi dire collective et spontanée, sa pratique dans tous les domaines scientifiques et techniques, enfin son emploi satisfaisant dans divers congrès tenus à Vienne, à Cassel, à Luxembourg, et dans lesquels on a vu qu'elle n'était pas moins aisément utilisable oralement que par écrit.

Abbé J. GUIGNON.

Séance du 18 juillet 1925.

Cette communication donne lieu aux observations suivantes :

M. Lyon-Caen a écouté avec beaucoup d'intérêt, la communication qui vient d'être faite. Mais il avoue qu'il est très hostile à toute tentative de créer une langue internationale, à la fois pour des motifs d'ordre général et pour une raison qui se rattache aux intérêts de la France.

D'abord il a les plus grands doutes sur la possibilité de répandre dans le monde une langue artificielle formée d'après un plan arrêté d'avance et en conformité de règles rigoureuses préétablies. Aucune langue ne s'est formée ainsi dans le passé .

Puis, les efforts faits pour répandre l'espéranto, le volapük ou toute langue analogue, s'ils devaient réussir, auraient au point de vue de la France les plus fâcheux effets. La langue française sert encore dans une très large mesure de langue diplomatique et est beaucoup employée dans les congrès internationaux scientifiques. Il est vrai que notre langue a dans ces dernières années quelque peu perdu à cet égard. Notre devoir est de tâcher de provoquer une réaction favorable, non de contribuer à la substitution d'une autre langue à la nôtre dans le rôle qu'elle joue dans le monde.

M. André Lalande. — L'intéressante communication de M l'abbé Guignon, et les fortes critiques de M. le Secrétaire perpétuel contre l'usage même d'une langue internationale artificielle soulèvent deux questions qui me paraissent appeler des remarques de nature assez différente.

Je crois devoir tout d'abord apporter le témoignage de ma propre expérience en confirmation de ce qui vient d'être dit sur la perfection atteinte depuis une vingtaine d'années par la langue internationale : car il est vraiment possible d'en parler aujourd'hui au singulier, par suite de cette curieuse et remarquable convergence signalée par MM. Couturat et Leau, et sur laquelle M. l'abbé Guignon appelait tout à l'heure notre intention. — J'ai commencé , comme la plupart des hommes d'étude, je pense, par juger l'idée de langue artificielle un peu puérile et ridicule. Mais mon regretté collègue et ami Couturat, qui lui-même y avait été converti au cours de ses recherches historiques sur Leibniz, m'a montré qu'il n'y avait là qu'un préjugé, entretenu, comme il arrive d'ordinaire, par l'ignorance des faits. Je l'ai vu lui-même abandonner graduellement des études de Logique et d'Histoire de la philosophie, où il s'était déjà fait un

nom réputé, en France et à l'étranger, pour consacrer par degrés tout son temps et ses forces à faire connaître un moyen de pensée et de communication qu'il considérait comme d'un intérêt scientifique de premier ordre. J'ai pu me rendre compte qu'on n'exagère rien quand on parle de la valeur intellectuelle et éducative d'une langue artificielle constituée d'une manière aussi simple, aussi logique et aussi complète qu'elle l'est actuellement, et même de sa valeur pour l'expression scientifique des idées. Si peu vraisemblable que cela paraisse, je puis dire que cette remarquable méthode d'analyse se montre des plus utiles non seulement pour la critique de la terminologie philosophique, à laquelle j'ai consacré de longues années, mais même dans l'enseignement supérieur, pour rendre évidentes les distinctions de sens souvent délicates. Qu'on prenne, par exemple, le mot « détermination », en tant que terme philosophique. Laissons même de côté l'acception qui concerne la psychologie de la volonté, et dans laquelle ce mot correspond, non pas à déterminer, mais à se déterminer. Il reste encore trois sens à distinguer : 1° l'acte de déterminer : « la détermination d'une date, la détermination du rapport entre deux doctrines » ; — 2° un caractère déterminant, comme dans la formule célèbre « toute détermination est une négation » ; — 3° le fait d'être déterminé qui s'oppose à l'indétermination. Ces sens, grâce au jeu de suffixes rigoureux qui est un des ressorts essentiels de la L.I., seront représentés respectivement en Ido, sans aucune équivoque, par *determinado*, *determinivo*, *determineso* — De même, on coupe court à une foule de problèmes verbaux en particulier dans la célèbre question du pragmatisme, si l'on distingue nettement *verajo*, c'est-à-dire vérité au sens de proposition vraie (toute vérité n'est pas bonne à dire) et *vereso* c'est-à-dire vérité en tant que caractère de ce qui est vrai. Il n'est guère de termes abstraits qui ne souffrent de semblables ambiguïtés. Un mécanisme linguistique à la fois très simple et très précis, comme celui de l'Ido, y porte une lumière comparable à celle qu'a jetée la notation chimique moderne sur les énoncés disparates et obscurs du XVIIIe siècle.

Je n'ai considéré jusqu'ici la langue qu'en tant qu'elle sert à penser. Mais elle est destinée surtout à communiquer. Qu'une langue artificielle puisse s'établir, le fait même de sa diffusion actuelle en est la preuve : mais le principal danger me paraît être qu'elle se répande spontanément, un peu au hasard en dehors du contrôle des corps savants, et surtout sous une forme

encore imparfaite, qui ne permettrait pas d'en tirer tout le bénéfice logique qu'elle comporte.

L'objection qu'a soulevée M. le Secrétaire perpétuel est certainement impressionnante, et demande réflexion. Cependant elle ne me paraît pas devoir nous arrêter, et cela pour deux raisons, Il ne me semble pas qu'une langue artificielle bien faite puisse nuire au français ; et je dirai tout à l'heure pourquoi. Mais même si son adoption devait diminuer la connaissance et l'usage de la nôtre dans certains milieux, cette institution serait par ailleurs un tel bienfait pour la coopération intellectuelle internationale et pour la science, que nous manquerions à un devoir désagréable, mais moralement très clair, en nous refusant à en supporter les inconvénients.

Je me hâte d'ajouter d'ailleurs qu'à mon sens notre patriotisme n'a pas lieu de s'alarmer. D'abord, hélas, parce que la situation du français à l'étranger n'est plus ce qu'elle a été. Nous ne pouvons guère nous dissimuler que si une langue vivante était en passe de servir aujourd'hui de langue seconde, ce serait l'anglais, actuellement parlé non seulement dans les Iles Britanniques, les Etats-Unis, la majeure partie du Canada, l'Afrique du Sud, l'Inde, l'Australie, la Nouvelle Zélande, mais à peu près exclusivement employé comme langue européenne dans l'Extrême-Orient. Dans la rédaction des traités qui ont terminé la guerre (sauf, je crois, le traité de Lausanne) elle a non seulement doublé, mais dominé notre langue, en communiquant parfois ses tournures au texte français correspondant; bien plus tous les actes de la Société des Nations sont de droit et de fait rédigés en deux textes, anglais et français, qui tous les deux font foi. Et les quelques circonstances où l'on a depuis lors employé le français seul dans des conventions internationales soulignent regrettablement cette situation par leur caractère accidentel et limité. Nous sommes très reconnaissants aux étrangers qui ont bien voulu protester contre cet état de choses, en différentes circonstances; et tout particulièrement à M. James Brown Scott, qui nous a fait l'honneur d'écrire en français un éloge du français en tant que langue diplomatique. Mais le besoin même d'un plaidoyer de ce genre montre combien nous sommes loin de nos anciennes positions.

A vrai dire, dans l'état actuel des esprits, je veux dire dans la poussée de nationalisme linguistique qui règne en Europe, il n'y a peut-être aucune langue vivante, pas même l'anglais, qui puisse prétendre avec succès à la fonction de langue internationale.

Comme l'a montré M. Meillet et comme des faits nombreux sont encore venus le confirmer depuis la publication de son ouvrage, chaque peuple veut actuellement parler et écrire sa propre langue, même en matière scientifique. En Belgique, le flamand s'oppose à l'ancienne unité linguistique officielle ; les Irlandais refusent avec énergie d'employer l'anglais; les Polonais, les Tchèques se dégagent de l'allemand; la colonie sioniste de Jérusalem publie une revue en hébreu. Il y a là une différenciation dont on comprend, dont on peut même respecter les causes, mais qui paraît exclure pour de longues années l'universalisation d'une des grandes langues qui pourraient prétendre à ce rôle.

Loin de nuire au français, dans l'état actuel des choses, la diffusion d'une bonne langue artificielle pourrait plutôt le servir. Supposez tous les peuples qui participent à la culture européenne débarrassés, par l'adoption de l'Ido, du souci d'apprendre à la hâte quelques notions pratiques de langues vivantes. Ils ne renonceront pas pour cela à l'admirable instrument de culture qu'est l'étude d'une langue étrangère. Dès lors, ce qui déterminera leur choix sera la richesse de la littérature que cette étude leur ouvrira. Ne serons-nous pas infiniment plus avantagés sur ce terrain que sur celui des voyages ou du commerce ? Ce n'est pas, je pense, une illusion patriotique que de compter à cet égard sur la valeur, le nombre et la variété de nos écrivains, dans l'ordre des Lettres comme dans celui des Sciences.

Ce n'est pas tout. Une langue artificielle bien faite est déjà, par elle-même, un très bon instrument d'analyse, d'explication et d'acquisition des langues étrangères. Mais de plus une langue construite comme celle dont M. l'abbé Guignon vient de vous entretenir, sur le principe rigoureux de l'internationalité maxima, se trouve être, accidentellement, une excellente et facile introduction à l'étude du français, — au point même que ceux de nos compatriotes qui n'en connaissent pas le principe sont souvent choqués de la comprendre trop facilement, et pensent qu'elle rebutera les autres peuples comme trop semblable au français. La ressemblance est réelle, mais la crainte est illusoire : car, ainsi qu'on vous le rappelait tout à l'heure, les étrangers connaissent d'avance ces radicaux, qu'ils ont déjà dans leur langue. L'Anglais dit *Ethics* pour *Morale*; mais il emploie couramment *Morality*, *Moralize*, *Morally*. L'Allemand dit *Gesetz* pour *Loi*; mais tout le monde en Allemagne comprend *Legalität*; *Liberalismus* n'y est pas moins usuel que *Freisinn*, ou *Prinzip* que

Grundsatz, etc. — C'est donc à très juste titre, et sans aucune partialité, que la L. I. s'est faite surtout de radicaux latins, reconnaissables aisément dans les mots français qui sont d'usage courant dans toute l'Europe. Mais en les réunissant ainsi et en appelant l'attention sur eux, elle les fixe davantage dans l'esprit ; par là encore, sa diffusion encouragerait l'étude de notre langue et la rendrait plus facile.

Je ne vois donc pas plus de danger dans le succès d'une langue internationale factice que dans l'établissement d'une union postale universelle, ou dans une extension indéfinie du système métrique. Ce succès est-il probable? Le progrès des « langues philosophiques » aux langues *a posteriori*, faites de radicaux européens, du Volapük à l'Espéranto, de l'Espéranto à l'Ido, avec la convergence qui montre ce progrès vers un système pour ainsi dire nécessaire, tout cela est un fort argument en faveur de l'entreprise. Mais ce que je voulais surtout dire ici, c'est la surprise et l'intérêt que j'ai ressentis, et qui, je crois, seront ressentis par tous ceux qui voudront consacrer quelques jours à étudier le remarquable mécanisme linguistique auquel le Dr Zamenhof a fait faire un progrès si considérable et que sont venus simplifier ou régulariser des hommes comme Louis Couturat, MM. de Beaufront, Leau, Jespersen... sans oublier M. l'abbé Guignon lui-même, dont les ouvrages sont une précieuse contribution à l'effort plusieurs fois séculaire et aujourd'hui presque complètement achevé pour la constitution d'une langue artificielle.

Séance du 18 juillet 1925.
